

critique littéraire : littérature du Nord vs. littérature du Sud

1. *Les Colchiques* de Guillaume Apollinaire, (recueil *Alcools*, 1913)

<p><i>Les Colchiques</i></p> <p>Le pré est vénéneux mais joli en automne Les vaches y paissant Lentement s'empoisonnent Le colchique couleur de cerne et de lilas Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur-là Violâtres comme leur cerne et comme cet automne Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne</p> <p>Les enfants de l'école viennent avec fracas Vêtus de hoquetons et jouant de l'harmonica Ils cueillent les colchiques qui sont comme des mères Filles de leurs filles et sont couleur de tes paupières</p> <p>Qui battent comme les fleurs battent au vent dément</p> <p>Le gardien du troupeau chante tout doucement Tandis que lentes et meuglant les vaches abandonnent Pour toujours ce grand pré mal fleuri par l'automne</p>	<p><i>Zimowity</i></p> <p>Łąka jest jadowita lecz piękna jesienią Krowy się na niej pasą I trują zielenią Zimowit tam rozkwita jego barwa sina I liliowa twe oczy są jak ta roślina Fioletowe jak jesień i sine ich cienie Zabija mnie trujące twych oczu spojrzenie</p> <p>Ze szkoły powracają dzieci swawolące Grają na harmonijkach ubrane w opończe Rwą zimowity które matkami się zdają Córkami córek kolor powiek twoich mają Co drżą jak kwiaty drżące kiedy wiatr zawiewa</p> <p>Pasterz dogłada stada i piosenkę śpiewa Gdy na zawsze odchodzą krowy rycząc sennie Z wielkiej łąki kwitnącej skapo i jesiennie</p> <p><i>Przełożył Artur Międzyrzecki</i></p>
--	--

Arsène Houssaye (1815-1896), *Le premier givre (recueil : La poésie dans les bois, 1845)*

L'hiver est sorti de sa tombe,
Son linceul blanchit le vallon ;
Le dernier feuillage qui tombe
Est balayé par l'aquilon.

Nichés dans le tronc d'un vieux saule,
Les hiboux aiguisent leur bec ;
Le bûcheron sur son épaule
Emporte un fagot de bois sec.

La linotte a fui l'aubépine,
Le merle n'a plus un rameau ;
Le moineau va crier famine
Devant les vitres du hameau.

Le givre que sème la bise
Argente les bords du chemin ;
À l'horizon la nue est grise :
C'est de la neige pour demain.

Une femme de triste mine
S'agenouille seule au lavoir ;
Un troupeau frileux s'achemine
En ruminant vers l'abreuvoir.

Dans cette agreste solitude,
La mère, agitant son fuseau,
Regarde avec inquiétude
L'enfant qui dort dans le berceau.

Par ses croassements funèbres
Le corbeau vient semer l'effroi,
Le temps passe dans les ténèbres,
Le pauvre a faim, le pauvre a froid

Et la bise, encor plus amère,
Souffle la mort. — Faut-il mourir ?
La nature, en son sein de mère,
N'a plus de lait pour le nourrir.

Paul ARÈNE (1843 – 1896), *Sur un Eventail*

(pour Jeanne Charcot)

Si les ondines et les fées
Maintenant ainsi qu'autrefois
Sur une coquille de noix
Naviguaient, de corail coiffées,

Et si j'étais, - car nous aimons
Suivre parfois d'étranges rêves, -
Un des minuscules démons
Rois de la mer bleue et des grèves,

Je ne voudrais d'autre travail
Que d'agiter cet éventail
Pour faire une brise légère

Qui pousserait tout doucement
Le bateau vers un port charmant
Et vous seriez la passagère.

Paul Valéry, *Les grenades* (du recueil *Charmes*)

Dures grenades entr'ouvertes
Cédant à l'excès de vos grains,
Je crois voir des fronts souverains
Éclatés de leurs découvertes !

Si les soleils par vous subis,
Ô grenades entre-bâillées,
Vous ont fait d'orgueil travaillées
Craquer les cloisons de rubis,

Et que l'or sec de l'écorce
À la demande d'une force
Crève en gemmes rouges de jus,

Cette lumineuse rupture
Fait rêver une âme que j'eus
De sa secrète architecture.